

l'appartement, il me sembla que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Je serrai ma mère, mon père, mon enfant sur mon cœur...

— Tu as vu, dit mon père, tout le monde excepté toi-même...

— Et mon mari, m'écriai-je, où est mon mari ?

— Il se cache, dit ma mère.

Je me souvins alors de sa laideur, de sa toilette, de ses cheveux rares et de son visage la-

bouré par une maladie épidémique...

— Pauvre et cher Edmond ! dis-je, qu'il vienne ; il est pour moi plus beau que l'Adonis.

— En attendant ton entrevue avec le seigneur et maître, reprit maman, admire-toi, regarde-toi dans la glace ; tu peu t'y mirer longtemps sans péché, si le temps perdu t'est compté,

J'obéis, un peu par complaisance, un peu par curiosité... Si j'étais laide... si on m'avait caché ma laideur comme ma pauvreté... On me condui-

sit à ma psyché, et je jetai une exclamation de joie, car j'étais charmante à croquer avec ma taille fine, mon teint rosé et mes yeux un peu éblouis, qui semblaient deux saphirs agités.

Toutefois, je ne pouvais me voir bien à l'aise, car la glace tremblait sans cesse et mon image, réfléchi sur sa surface brillante, avait l'air de danser de joie.

Je regardai derrière la psyché pour voir ce qui la mettait en mouvement.



— La Barbe-bleue, Conte politique. — Anne ! Ma sœur Anne ! Ne vois-tu rien venir ?  
— J'aperçois des cavaliers ! bien loin ! bien loin !

Un jeune homme en sortit, un beau jeune homme aux grands yeux noirs, à la taille imposante, et dont l'habit élégant était orné de la rosette de la Légion d'honneur.

Je rougis en le voyant et en songrant que j'avais été aussi folle devant un étranger...

— Regarde donc, me dit ma mère, sans prendre garde à lui, comme tu es blanche et rose.

— Maman ! m'écriai-je.

— Mais voyez donc ces bras de duchesse allemande...

Et elle relevait sans scrupules mes manches au-dessus du coude.

— Mais, maman, dis-je, y songes-tu ? devant un étranger ?

— Un étranger ? C'est un miroir.

— Je ne parle pas de la glace, mais de ce jeune homme qui se trouvait derrière, comme un amoureux de vaudeville.

— Eh ! sottise, s'écria mon père, ne sois pas honteuse, c'est ton mari.

— Edmond ! m'écriai-je.

Je fis un pas pour l'embrasser.

Puis je me reculai, tant il était beau, tant j'étais honteuse !... Aveugle, j'avais aimé de confiance... c'était un nouvel amour qui faisait battre

mon cœur... augmenté encore par la générosité de cet homme d'élite, qui avait fait dire partout qu'il était laid pour me consoler de mon aveuglement.

Edmond se mit à mes genoux ; maman me poussa dans ses bras en essuyant ses larmes.

— Que vous êtes belle ! me dit mon mari avec extase.

— Flateur ! m'écriai-je en baissant les yeux.

— Non ; quand j'étais seul votre miroir, je vous l'ai toujours dit... et voyez ! mon confrère, que vous avez consulté, est du même avis que moi.